

E B



Yvette, Toi et ta valise font couler beaucoup d'encre. Jusqu'à la mienne. Me voilà bien désemparée devant mon encrier vide et ma plume émoussée. Mais j'ai accepté de jouer le jeu. De suivre ce chemin que nous empruntons en groupe. Celui qui nous ramène vers toi, à qui nous prenons la liberté de prêter des mots, des expressions, des sentiments, des révoltes, des râlantés, des rires. Toi que l'on rencontre belle et rebelle, sensible et incisive.

Je regarde les photos. J'essaie de me souvenir du contact avec « la chose » dite « valise » ou « malle » ou « caisse en bois », ou même « caisse à outils ». C'est ainsi que je la retrouve dans cette ronde de textes qui s'entremêlent, se répondent, se font écho. Me disant que la fiction est en train de dépasser la réalité !

Etudiée, scrutée, décrite, détaillée, mesurée, pesée et « tutti quanti », la valise reste mystérieuse. Elle interroge, réveille la curiosité et les souvenirs. Elle met en route sur un chemin d'écriture. Elle apparaît et disparaît, ramenée d'une brocante ou sortie d'un grenier ou de nulle part. Elle nous permet de voyager depuis le temps des barbiers de Louis XIV jusqu'à un futur dans lequel les intelligences artificielles et les recherches ADN n'empêcheront pas un retour au temps passé. Un voyage historique qui s'arrête plus longtemps sur la guerre de 40/45. Un voyage géographique, suivant un long périple avec des villages, villes qui se révèlent et la Méditerranée qui s'impose. Un voyage culturel avec la littérature et le cinéma qui se répondent. Un va et vient sensible qui nous ramène toujours vers Yvette.

Apparemment reçue en héritage par certaines, la valise est au cœur d'une sorte d'indivision (ouf, je n'en fais pas partie) revendiquée de manière différente par les « colicitanes ». Elle fait l'objet de suppositions, de descriptions, de sous-entendus, de non-dits, de remarques justifiées à défaut d'être justes.

Je crois comprendre que les héritières ne remettent pas en question les inscriptions écrites de part et d'autre de la « grande barre oblique ». C'est ainsi qu'un de ses propriétaires a pris vie dès qu'il a été nommé, adopté de manière générale sous le prénom de Camille. Paysan, résistant, aviateur, magicien... D'ici ou d'ailleurs, il avance sur le domaine de Terre de Lecteurs.

Le contenu m'a toujours intriguée. Pour moi, tout autant mystérieux. Longtemps, personne n'a pu connaître ce que la valise dissimulait. Ce qui a induit le cours de

l'aventure. Que cachait-elle ? Quel courrier ? Quelles photos ? Quels documents ? Quel secret ? Qui l'a vidée ? Qui l'a remplie ? Pourquoi ces objets ? Loin d'être anodins, ils ont fait place au barbier, au cordonnier. Ils ont pris part dans le voyage imaginaire.

Je reste pensive par un mouchoir brodé sur lequel je crois déchiffrer : **E B.**

Je reviens vers Etiennette, l'amoureuse du Mas André. Celle qui a serré Camille de près au moment des adieux, et ne l'a même pas embrassé. Celle qui a sûrement glissé dans sa poche un petit mouchoir lors d'un dernier adieu ? Celle à qui il a écrit, sans envoyer ses lettres. Celle qui a éclipsé la première amante d'un soir à l'ombre des arbres de la ferme...

Mais non, je divague. Comment serait-il si blanc, si bien repassé, si bien plié. On le dirait sorti de mon armoire... Ces deux initiales, ce sont les mêmes que celles de mon arrière-grand-mère Etiennette Bousquet.

Je revois quand ma mère déplaçait sa couverture de repassage sur la grande table de la cuisine. Elle prenait les mouchoirs, en faisait deux piles. La plus fournie avec les grands mouchoirs à rayures ou à carreaux destinés au champ, à la chasse, au rhume, au quotidien, au deuil, au chagrin. La plus délicate avec les mouchoirs « en fil », disait-elle. Les mouchoirs du dimanche. Elle nous montrait comment les plier pour que la broderie soit bien visible, bien dans l'angle.

Mouchoir souvenir. Mouchoir douceur. Je continue de repasser mes précieux mouchoirs.

Lequel prendrons-nous face aux événements à venir ?

Allez ! C'est le début de 2020. Oublions, le temps d'un rêve, le retour des blattes, les barbelés aux frontières et l'avènement d'une nature sans forêts, sans oiseaux ni abeilles.

Prenons un mouchoir fin, pas très grand, à la douceur protectrice, à peine parfumé à la lavande, brodé à l'espoir. Point de tige et point de croix pour deux lettres : **B** et **A.**

Bonne Année

Geneviève

Les personnages de cette histoire évoluent dans un monde sans pétrole, ni électricité. Ce passage met en scène les deux sœurs de l'Aubergiste. L'Aubergiste, propriétaire de la malle. Ne le confondons pas avec Camille qui, lui, est magicien. Ces derniers ont quitté leur campagne pour se rallier à un réseau de résistants qui refusent le retour au Progrès. Ils s'organisent pour obtenir des informations et les faire circuler à pied, à cheval, à bicyclette. Ils veulent préserver un mode de vie sain pour les hommes, les animaux, les végétaux. Ils ont des points communs avec les indiens d'Amérique. Nous espérons que cela se passera mieux pour eux.

Les sœurs de l'Aubergiste ne sont pas parties, contrairement à leur frère, leurs parents, leurs maris et leurs enfants. Elles sont restées pour s'occuper de l'auberge et du jardin et surtout parce qu'on ne leur a rien demandé, ni expliqué. La maîtresse d'école du village qui n'a plus de salaire depuis longtemps les aide efficacement et les soutient moralement. Dernièrement une femme avec un bébé s'est installée chez elles. C'est leur frère, le fameux Aubergiste qui lui a indiqué cette adresse comme étant un « Lieu sûr », c'est à dire un endroit où vivent des personnes opposées au Progrès, des personnes avec qui il est possible de parler librement.

Ma sœur porte une longue robe noire et des tongs en plastique rose. Sur sa tête, elle a noué un foulard, à l'africaine, ça lui va bien. Ça met son visage bronzé et ses grands yeux clairs en valeur.

Nous sommes bronzées et sèches. Nous passons beaucoup de temps dehors à jardiner. Nous portons des arrosoirs, nous puisons l'eau dans un puits, nous bêchons la terre, nous buttons les patates, nous portons des caisses de légumes... Nous sommes devenues très robustes même si cela ne se voit pas au premier coup d'œil. Nous sommes comme la végétation d'apparence desséchée et fragile mais toujours bien vivantes.

Ma sœur est assise devant la porte. Elle a installé une chaise au soleil.

Je n'ai jamais vu ça de ma vie : ma sœur assise au soleil. On prend rarement le temps de se reposer, si on est fatiguée, on ne s'en rend même pas compte. Je m'approche. Elle a l'air très concentrée sur quelque chose. On dirait un mouchoir.

- Tu fais quoi avec ce mouchoir ?

- Je brode, me répond-elle d'un ton sec.

- C'est pour faire un cadeau ?

- Non, c'est pour oublier.

Le ton est de plus en plus sec, j'essaie de faire comme si je ne le remarquais pas.

- Pour oublier quoi ?

- Qu'on est deux pauvres filles dans une auberge, que si ça continue on va être vieilles, que les mecs s'en vont se promener, que nous on reste là à désherber des carottes, que j'aimerais bien savoir où sont passés mon mari et mes enfants, que nous vivons une vie absurde dans un monde absurde. Voilà c'est pour ça que je brode un mouchoir... Je brode mes initiales, comme nos arrière-arrière-grand-mères, misquina. Je sais pas comment on fait le féminin pluriel en arabe, en italien ça ferait « misquine ».

Le silence s'installe. Nous réfléchissons au féminin pluriel en arabe.

- Et, tu voudrais faire quoi, à part broder des mouchoirs ?

- Partir. Aller chercher mon mari et mes enfants. Désobéir à notre frère¹. De toute façon, si ça trouve il est mort. T'en as pas marre toi ? Tu as envie de rester là ? Regarde, il y a la maîtresse et Machine avec son bébé, elles peuvent faire tourner la boutique toutes les deux et si elles ont besoin, elles demandent un coup de main à la femme du coiffeur. Elle fait quoi elle, à part être belle ? Elle fout rien. Ben, comme ça, elle travaillera un peu. Nous ça fait combien d'années qu'on travaille ? On a commencé à huit ans. Ça fait beaucoup d'années, plusieurs dizaines, on n'aura pas de retraite vu qu'on n'a jamais eu de salaire, alors, je te propose de partir.

Je m'assois par terre, à côté de sa chaise. C'est vrai qu'on est bien au soleil. Je lui demande :

¹Dans un épisode précédent, que je suis la seule à connaître, l'Aubergiste a demandé, à ses sœurs, dans un courrier glissé dans une boîte d'allumettes apportée par la femme au bébé, de bien s'occuper de l'auberge et surtout il leur a demandé de brûler le contenu de la malle. Trop compromettant.

- On va où ?

- J'ai reconstitué la liste des lieux sûrs. On l'a brûlée mais je l'avais mémorisée. On essaie de retrouver nos maris et nos enfants. J'ai envie de vivre normalement. On ne va pas gagner contre des super puissants, super riches, super méchants. C'est pas possible. De toute façon, le retour du Progrès, c'est une grosse blague : l'électricité, le confort, les automobiles, ce sera pour eux. Nous serons leurs esclaves. Comme nous l'avons toujours été.

De nouveau le silence. On regarde le chat qui marche silencieusement dans le jardin, tel un petit lion dans une petite savane.

- Ok, alors on retrouve nos maris et nos enfants et après, on fait quoi ? On vit à la campagne, tranquilles, pendant que le monde s'écroule tout autour.

- Oui.

- D'accord. C'est intéressant comme projet.

- Quand tu dis « c'est intéressant comme projet », tu es ironique ?

- Absolument pas. Le simple fait de partir, vois-tu, je trouve que c'est une excellente idée, quoi qu'on fasse après, en fait.

Ma sœur reste songeuse, elle ne devait pas s'attendre à ce que j'adhère si facilement à son projet. Moi, non plus d'ailleurs, je ne pensais pas adhérer si facilement. Mais, en m'asseyant ainsi, par terre, face au soleil de fin d'après-midi, je me suis sentie soudain lasse. Une lassitude assez agréable. L'envie de voir d'autres lieux, d'autres fins d'après-midi, ailleurs. Retrouver mon mari et mes enfants, oui ce serait merveilleux, mais quand bien même nous n'y arriverions pas, nous aurions déjà connu d'autres choses que l'auberge, le potager et les ruelles du village.

Parfois quand une décision est prise, tout retour en arrière est impossible.

Nous l'avons annoncé à la maîtresse, à la femme au bébé et à celle du coiffeur. Les trois ont hoché la tête en silence. La femme du coiffeur s'est tout de suite proposée pour aider à l'auberge. Ma sœur m'a dit, par la suite : « En fait, elle n'est pas si fainéante, c'est juste qu'elle n'avait peut-être jamais eu l'occasion, ni la nécessité de travailler. C'est la vie, ça, tu vois c'est comme nous, nous n'avons jamais pensé à partir : ni occasion, ni nécessité. Jusqu'à aujourd'hui. Nécessité psychologique. »

La maîtresse nous a encouragé, la femme au bébé nous a mis en garde et donné quelques noms et adresses de personnes sur qui nous pourrions compter.

Et au petit matin, nous sommes parties. À pied.

Sylvie



Camille vu par Louise